

Formation initiale des enseignants : un dispositif aberrant et nocif

La réforme des concours et la mastérisation, mises en place dans l'urgence après un refus systématique de prendre en compte depuis deux ans les avis des associations de spécialistes, des syndicats étudiants et enseignants, des chercheurs, des jurys, voire des inspecteurs d'Académie (!) ont pour but, selon le Ministère, de "mieux accueillir et mieux former les lauréats du concours". Dans les faits, que constatons-nous ?

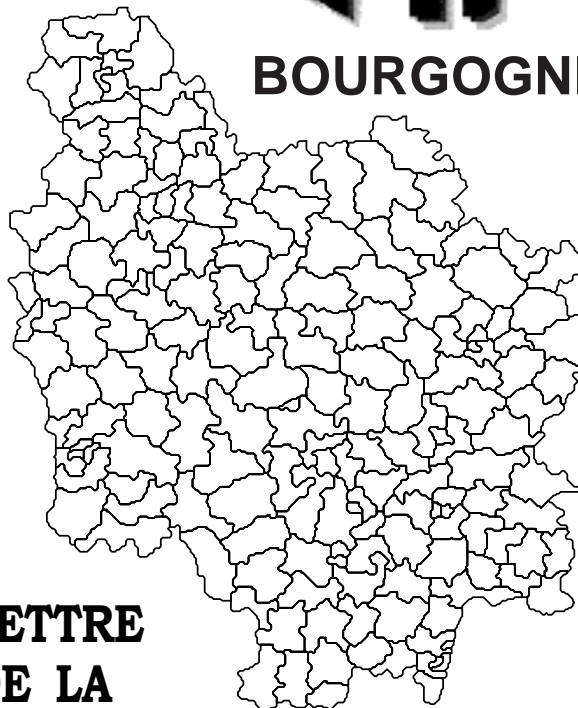
Le nouveau dispositif est décourageant et injuste pour les étudiants : La suppression des IUFM couplée au recrutement à bac + 5 des enseignants conduit en réalité à la suppression de 24 000 postes de fonctionnaires stagiaires, et donc va à l'encontre d'un accès démocratique au métier de professeur. La décision de laisser à chaque université la liberté de concevoir les masters entraîne une concurrence de plus en plus déloyale entre "grands" et "petits" établissements d'enseignement supérieur. De plus, l'épreuve orale sur "l'éthique du fonctionnaire" introduit dans le recrutement des critères arbitraires et n'a pas sa place dans un concours disciplinaire.

Le calendrier des épreuves des concours est incohérent. En fixant au début novembre de l'année de M2 les épreuves d'admissibilité, il ne laisse que deux mois aux candidats pour préparer l'écrit du CAPES (à moins qu'on ne compte sur des officines privées pour improviser en juillet-août des formations payantes...) et interdit pratiquement aux étudiants de tenter aussi leur chance à l'agrégation en avril. Il est de toute façon impensable que les étudiants admissibles au CAPES puissent efficacement, au cours du 2ème semestre de M2, à la fois préparer des oraux, effectuer des stages et soutenir un véritable mémoire de recherche ; l'impossible articulation entre concours et master ne peut conduire qu'au bachotage sur les questions larges qu'impose le premier et un survol des thèmes pointus attendus du second.

L'attribution d'un temps complet d'enseignement aux professeurs dès leur première année d'exercice, qui permet au ministère de masquer temporairement l'impact des suppressions massives de postes, rend très difficile l'entrée dans le métier. Les nouveaux "stagiaires à 18 heures" seront brutalement "lâchés" devant les classes et n'auront droit, au lieu d'une alternance régulière entre théorie et pratique indispensable à la construction d'une base solide de compétences professionnelles, qu'à une formation de type "compagnonnage", en supplément de leur temps de service ; ils seront même, lors de leur seule période de formation groupée (6 semaines en février-mars), remplacés par des étudiants, voire des retraités ! (sans parler de la lourdeur de la tâche pour les tuteurs et de l'impact de ces mesures sur le mouvement et les remplacements).

APHG

BOURGOGNE



LETTRE DE LA RÉGIONALE

N°58

**JUIN
2010**

***En cas de non-distribution : merci de renvoyer à
Didier Doix - Le Fichau - 71130 CHASSY***

Sommaire

p. 2 : À propos des programmes de Seconde (contribution de l'APHG-Bourgogne à l'enquête nationale)

p. 3 : Christiane Soyer et Annie Chappez :
Compte rendu du voyage en Syrie (4 - 15 avril 2010)

p. 5 : *Compte rendu de la journée de l'APHG du 25 nov.*
Jean-François Berdah : Nationalismes et régionalismes en Espagne au XIXe s. (Didier Doix)

p. 7-8 : Informations diverses

p. 8 : Projet de voyage 2011 : Roumanie, Bulgarie, Arménie, Balkans du S-O ?

RÉPONSE AVANT LE 1er SEPTEMBRE S.V.P. !

Cette "réforme", inspirée avant tout par une logique d'économies budgétaires, constitue un désengagement de l'État de sa mission d'éducation, prouve une fois de plus le mépris des ministres pour la qualité des contenus disciplinaires, et nuit à la sérénité des étudiants et des jeunes enseignants. Chacun aura compris, au bout du compte, que les principales victimes, à qui on imposera plusieurs professeurs par an, inquiets, mal formés, surchargés et épuisés, en seront une fois de plus NOS ÉLÈVES.

Gérard Déclas

À propos des programmes de Seconde

L'APHG nationale a demandé aux Régionales début janvier nos avis en vue de la "consultation" organisée par le Ministère sur les nouveaux programmes. Nous avons lancé un appel sur notre site. Voici la synthèse envoyée le 17 janvier. Merci à celles et ceux qui nous ont fait parvenir des contributions.

Sur les principes généraux :

"Aggiornamento du factuel au thématique"... Oui, mais ne pas aller trop loin, en particulier ne pas fondre les grandes périodes de l'histoire dans un ensemble indifférencié ("les mondes dont nous venons") négligeant la chronologie !

Cinq thèmes en histoire en 1ère paraissent largement suffisants ; la religion est bien présente en seconde et en terminale L et ES, et la culture recoupe l'histoire des arts et le domaine littérature et société.

Sur l'histoire en seconde :

Les articulations et la logique de ce programme ne sont pas évidentes : passer du peuplement de la Terre à la citoyenneté puis à la civilisation rurale puis à l'humanisme puis à la révolution, puis éventuellement à l'étude de la GB sur le plan économique paraît difficile à justifier dans une progression logique.

À propos du *peuplement de la terre*, si le retour ("surprenant") de la démographie historique semble une bonne idée, on s'interroge sur le point d'explication "naître" (faut-il étudier la natalité, comment, pourquoi et à quelles périodes ?), on critique le point d'explication "migrer" pour suggérer "mobilité" (cf. débat sur l'immobilisme du monde rural) ; les collègues contestent les choix des peuples concernés : la mise sur le même plan des Celtes ("vaste programme") et des Italiens ("déjà vu") étonne ; un collègue préconise plutôt une "typologie par périodes des migrations dans l'histoire par continents", un autre propose l'exil des Huguenots, les migrations métropole-colonies, les étudiants...

Sur *l'invention de la citoyenneté*, on apprécie le maintien d'Athènes, mais on s'étonne du retour de Rome, peu utile pour approfondir la notion (même si on a bien vu l'opposition entre "être" et "devenir") et qui risque plutôt de compliquer les choses : c'est une des raisons qui avaient entraîné son retrait dans le programme précédent.

Le thème *civilisation rurale* est le plus contesté ("thème fourre-tout"). On regrette la disparition de

la Méditerranée, et avec elle de la notion d'acculturation. Revenir à l'Occident de Fossier est jugé "régressif" alors même que les médiévistes travaillent la question des échanges comme jamais. Le Christ, la terre et le seigneur sont très bien vus en 5°. Un collègue propose plutôt de se limiter au XIIIe siècle (siècle de progrès, de nouveaux rapports politiques et d'affirmation de l'Occident chrétien).

Le thème *Humanisme et Renaissance* demeure, heureusement ; mais nous ne sommes pas convaincus par les voies d'entrée et par la méthode qui consiste à choisir l'une ou l'autre, radicalement différentes, d'autant que la question elle qu'elle est enseignée aujourd'hui passe bien. On ne comprend pas bien la finalité du recours à la biographie.

Pour le thème *Révolutions, liberté, nations*, l'étude de la montée de la liberté n'est pas très claire : quelles libertés, depuis quand, et dans quels pays ? D'accord pour l'ajout (brièvement) de la Révolution américaine.

L'existence d'un *6ème thème* à dominante économique et sociale aurait été plus que souhaitable (le programme de 1ère sera hyper-chargé !), mais pourquoi se limiter à l'étude de la Grande-Bretagne et ne pas envisager le cas de la France ?

Sur la géographie en seconde :

La *philosophie générale* (garder ce qui marche et introduire de nouveaux thèmes) est approuvée. Le programme demeure cohérent. De fortes réserves sur le recentrage autour du développement durable, notion pas forcément exempte d'aprioris idéologiques, même si c'est probablement une bonne chose de confier ce thème aux géographes et pas seulement aux biologistes !

Il est dommage de décider maintenant de parler du *développement inégal* sans savoir s'il n'y aura pas des redites en terminale... mais nous sommes placés devant le fait accompli et devons nous exprimer dans l'urgence...

Le terme *gérer* (les ressources terrestres, les espaces terrestres) est critiquable car imprécis, mais les thèmes abordés et la possibilité de choix (2 sur 3) donnent satisfaction.

Le recours raisonnable aux *études de cas* est également approuvé.

L'arrivée dans ce programme, en général connu et maîtrisé, des *mondes arctiques* est... rafraichissant !

Donc, au total, large approbation du programme de géographie, mais des interrogations et des inquiétudes sur la cohérence de celui d'histoire.

Évidemment, nous devons bien montrer que le fait de participer à l'élaboration du programme ne vaut pas acceptation des amputations d'horaires, et faire valoir que le maintien de modules permettrait de tirer un bien meilleur profit de nos propositions...

Bon courage pour la suite !

À noter : notre contribution sur les programmes de première sera publiée dans la *Lettre de la Régionale d'octobre* ; vous pouvez en attendant le consulter sur <http://aphgbourgogne.free.fr/lettrpdf/prog2011.pdf>.

Voyage en Syrie du 4 au 15 avril 2010

Il est 2 h 40, ce 5 avril, lorsque s'achèment vers la douane de l'aéroport de Damas Aphgiens et Aphgiennes de Bourgogne, ensommeillés et soucieux de gagner un lit au plus vite. Quand se présente un homme brun, avenant, notre guide, l'espoir que les formalités seront vite réglées anime chacun. Mais c'est une étrange danse qui commence : « Suivez-moi ! Avancez, non, reculez ! Changez vos euros ! Ne les changez pas ! ». Après la rigueur japonaise et l'efficacité costaricienne, tous pressentent que le voyage en Syrie s'ouvre sous d'autres auspices. L'errance dans la ville, puis l'attente dans un couloir de l'hôtel, confortent l'impression première. Et c'est ainsi, dès les premières heures sur la terre syrienne, que notre chef Gérard gagne une ride au front. Vous l'avez compris, Mounir le guide restera, comme à la première minute, approximatif : déjeuners en fin d'après-midi, collègue égarée, explications parfois bien légères aux oreilles de nos historiens... Mais la bonne humeur l'emportera tout au long, et il y a de quoi être content : chère excellente, paysages d'une austère beauté, immersion dans des villes vraiment orientales, et bien sûr sites exceptionnels par leur richesse et leur pouvoir d'évocation.

Car c'est une véritable promenade dans l'Histoire à laquelle nous a conviés ce voyage en Syrie : les paysages sont ceux de jadis, cinq mille ans de civilisations y ont laissé leurs vestiges ; Damas et Alep, grandes villes d'aujourd'hui autour d'un centre antique bien vivant, nous ont livré quelques aperçus du mode de vie oriental. Une brève excursion au Liban s'est révélée, le dernier jour, d'un grand intérêt archéologique et géopolitique.

Les conditions géographiques de la Syrie et sa position stratégique au Proche-Orient, entre Afrique, Europe et Asie, lui ont valu un destin d'exception. Elle s'étend de la côte de la Méditerranée orientale, à l'Ouest, à la plaine de l'Euphrate à l'Est. Au Nord, le Taurus, château d'eau des rivières syriennes (l'Euphrate et ses affluents, dont le Kabour), au Sud les plateaux de Jordanie et de Palestine. Un relief orienté Nord-Sud, alternance de massifs rocheux, de plaines, puis de plateaux steppiques, donne différents paysages d'Ouest en Est : côte rocheuse inhospitalière, djebel calcaire, sec, pauvre, plaine verdoyante du Ghab, plateau steppique de plus en plus désertique. En approchant de l'Euphrate, quelques « têtes de cheval » (puits de pétrole) dessinent leur silhouette fantomatique dans l'air tremblant. La plaine du fleuve est richement cultivée, il serpente entre des parcelles irriguées ; avant le barrage du lac Assad — la plus grande réserve d'eau douce de Syrie — il a été retenu en Turquie, ce qui crée des tensions entre les deux États. Cette réserve d'eau permet la mise en valeur récente de la steppe, avec des résultats inégaux : l'irrigation mal maîtrisée entraîne des remontées salines qui peuvent stériliser les terres arables. Ainsi, la Syrie reste encore le Croissant Fertile qui donne au pays une agriculture auto-suffisante et même exportatrice, représentant 30 % du PIB et occupant un quart de la population active.

Dans ce Croissant Fertile sont nées les premières villes dès la préhistoire (Ugarit, Ebla

et Mari). Région de passage, favorable aux échanges commerciaux, elle a vu se succéder de nombreuses civilisations : Sumériens, Akkadiens, Hittites, Assyriens, Égyptiens, Babyloniens, Perses, Macédoniens, Romains, Byzantins, puis les Arabes, les Turcs, les Ottomans, et même les Français. Nous sommes allés sur les traces de ce riche passé, vers des sites rendus complexes par la superposition de plusieurs civilisations. Nous les évoquerons sans respecter jusqu'au bout l'ordre chronologique pour terminer par Palmyre, Reine du Désert classée au Patrimoine mondial de l'Unesco.

Avec les cités royales du Bronze ancien, Ugarit, Ebla, et près de la frontière irako-syrienne, Mari, c'est un saut de 5 000 ans que nous allons faire.

Les ruines des trois cités sont peu lisibles pour le profane, et Mounir parvient mal à leur insuffler la vie. Nous lorgnons avec envie le guide d'un groupe rival, croisé quelquefois ; mais nos historiens sont sensibles à la poésie de ces villes mortes plusieurs fois détruites et ressuscitées, aujourd'hui rendues au silence, aux asphodèles, au vent.

Quel destin ! Fondées vers le III^e millénaire, elles connaissent une première époque de prospérité avant d'être détruites par les souverains d'Akkadie — vers 2 300 pour Ugarit et Ebla, vers 2 250 pour Mari —. Reconstituées entre 2000 et 1500, elles atteignent un haut niveau de civilisation dont attestent les fouilles récentes, mais succomberont définitivement sous les coups des Hittites pour Ebla (vers 1500), de Babylone pour Mari (vers 1700), et, pour Ugarit, sous l'assaut de mystérieux pirates venus de la mer au début du XII^e siècle. Aujourd'hui, la brique crue des monuments continue de se déliter : palais et temples (à Ishtar, à Baâl) s'évanouissent peu à peu ; beauté émouvante d'Ebla, acropole entourée de murailles, ovale herbeux parcouru par les moutons dans la paix du soir.

Les musées de Damas et d'Alep ont permis une approche plus précise de ces civilisations : statuettes d'ivoire, bustes, objets précieux et quotidiens. Surtout, nous avons vu avec émotion le tout premier alphabet, gravé par un sbire inspiré sur une minuscule tablette de pierre, trente lettres qui se transmettront aux Phéniciens, aux Grecs, et à l'ensemble des langues occidentales.

Les sanctuaires paléo-chrétiens sur le plateau du Qalamoun, et les monastères byzantins nous ont conduits aux premiers temps du christianisme. Dans ces reliefs les premiers ermites chrétiens trouvèrent refuge ; dès le IV^e siècle, la région se couvrit d'églises, lieux de pèlerinage encore actuels. Notre-Dame-de-Sednaya dresse sa bâtisse à demi fortifiée au-dessus du village, gardée par de sévères moniales. Plus loin, au-dessus de Maaloula, à 1 650 m d'altitude, voilà le monastère de St Serge, qui passe pour le plus ancien de la région. Un bel iconostase retient notre attention, et nous écoutons gravement une mélodieuse prière en araméen, langue parlée, dit-on, par Jésus, et encore usitée dans cette région. Nous parcourons derrière Mounir un étroit défilé de quelque 800 m, aux falaises creusées de grottes (refuges des premiers chrétiens) qui mène au monastère de Ste Thècle ; la sainte, convertie par

Paul, échappa miraculeusement au martyre, et finit ses jours dans la grotte qui se visite encore, dont la source guérit des rhumatismes. Des rhumatismes, notre collègue n'en avait point, qui reprit seule le défilé en sens inverse, à l'insu de tous. Branlebas de combat ! La brebis fut retrouvée, ramenée saine et sauve : merci Ste Thècle !

A quarante kilomètres d'Alep, au cœur du djebel Seman, se tient la colline où Siméon, berger devenu moine, allait inventer une prouesse, et battre un singulier record : se tenir, dit-on, 36 ans au sommet d'une colonne s'élevant à 18 m du sol ! La basilique de St Siméon, édifiée à partir de 472, est l'un des plus beaux ensembles architecturaux de la Syrie byzantine. Quatre ailes en croix entourent un octogone au centre duquel se trouvent les vestiges de la colonne ; les pèlerins tournaient autour après s'être purifiés à l'entrée. Très beau chevet à l'Est. Étonnant tombeau des moines, où les ossements faisaient l'objet d'un tri sélectif ! Poétique verger où l'on flâne sous les pins d'Alep. Bien que fréquenté, le site donne un sentiment de solennité : élégance des portiques et des arches d'un ocre rosé, paix du paysage s'ouvrant jusqu'aux frontières de la Turquie, avec ses terrasses, ses oliviers sur champs de pierres. Le charme de cette « colline inspirée » se ressent encore dans le petit café sous la pinède, où le groupe s'arrête un moment.

Entre les basiliques byzantines et **les citadelles croisées** s'écoulaient plusieurs siècles : le christianisme devient l'affaire de moines-soldats. Les deux citadelles visitées, **le Krak des Chevaliers** et **le château de Saône**, constituent un bel exemple de l'architecture militaire des Croisades, tous deux impressionnants, quoique différents. Le premier, puissant dans son isolement, imposant par sa masse ocre qui se détache sur le ciel, est à un verrou stratégique — il surveille la trouée de Homs. Le second, en complicité avec le paysage, se révèle au détour d'une ravine, entre chênes et myrtes. Un fossé aux parois verticales de 25 m de haut, travail de Titan, isole la forteresse ; au milieu, un monolithe de même hauteur supportait un pont-levis. Ces deux places fortes paraissent inexpugnables, et pourtant elles furent prises, l'une par « le grand Baybars » sultan des mamelouks, l'autre par une ruse de Saladin. Le Krak des Chevaliers, tombé dans l'oubli quand cessa la menace franque en Syrie, a été restauré par les Français ; il lui arrive aujourd'hui de servir de décor à des péplums, ce dont nous fûmes les témoins amusés !

La Syrie hellénistique et romaine nous a offert des sites exceptionnels.

Apamée et **Doura Europos**, fondées par les Séleucides au IV^e siècle avant JC, la première dans la plaine du Ghab, la seconde au bord de l'Euphrate, ont ensuite fait partie de l'Empire romain. Nous n'avons vu d'Apamée que le cardo, grande colonnade de pierre de deux kilomètres parcourus au pas de charge : une des plus belles avenues du monde antique, avec ses portiques à cannelures torsées. Doura Europos, vieille citadelle sur le bord du plateau steppique dominant le fleuve, est remarquable par ses murailles de gypse aux allures de marbre, mais fragiles et en voie de délitement.

Les villes d'origine romaine, **Sergiopolis** (Résafé) et **Zénobia** (Halébiyé), se dressent au milieu de la steppe pour l'une, sur les rives de l'Euphrate pour l'autre. La grande citadelle carrée de Sergiopolis fut habitée du II^e siècle (poste avancé face aux Perses) au III^e siècle, jusqu'à ce que le sultan Baybars, parce qu'elle avait perdu sa raison d'être, la ferme et déporte la population à Hama ; la cité fut ainsi désertée. De part et d'autre de l'axe principal, se font face des édifices aussi différents que la basilique byzantine (construite autour des reliques de St Serge), et les immenses voûtes des citernes de cette ville édifiée en plein désert. Tout près de la cité morte, dans un paysage désolé, un boui-boui sympathique accueillit notre groupe pour la halte de midi. Pour atteindre l'antique **Zénobia**, il faut parcourir des kilomètres de steppe, entre Raqqa et la frontière irakienne. Petits villages en pisé, troupeaux gardés par de jeunes bergers, étranges reliefs de buttes ; la route soudain s'ouvre vers le fleuve Euphrate, large, tranquille, et le regard embrasse une colline couverte de vestiges : c'est Zénobia, édifiée au III^e siècle par une petite reine dont nous allions faire plus ample connaissance à Palmyre. Des remparts, un panorama grandiose se donne à nous dans le crépuscule. Magie du moment.

Palmyre, la bien nommée « Fiancée du Désert », s'offre à la vue du voyageur ébloui après une longue traversée de la steppe à l'horizon brouillé par le vent de sable. Elle tient son nom grec du palmier, cultivé dans l'oasis, et son nom sémitique, Tadmor, signifie « dattes ». Palmyre, c'est un site magnifique, une histoire aux rebondissements romanesques, un ensemble architectural unique. De la citadelle arabe qui surplombe la cité, le regard embrasse l'ensemble du site naturel, aux pieds d'une petite chaîne de 900 m d'altitude. A l'Ouest, les tours ocre de la vallée des tombeaux ; au Sud, les ruines nues, sans végétation, cernées par les remparts, dominées par la grande colonnade ; plus loin, la tache vert sombre de l'actuelle oasis. Au soleil couchant, les teintes chaudes s'enflamment.

Son histoire remonte au XIX^e siècle avant notre ère ; à l'époque hellénistique, c'est déjà une cité opulente tirant sa richesse du commerce des caravanes ; elle connaît son apogée sous l'Empire romain. Outre le grec, langue internationale d'alors, on y parle l'araméen, jusqu'à la conquête musulmane, en 634. Lorsque l'Empire s'affaiblit, un chef militaire palmyrénien, Odainath, chassa les Perses et devint le vrai maître de la Syrie. A sa mort en 267, sa veuve Zénobie, belle, lettrée, ambitieuse, se posa en rivale de l'Empereur Aurélien ; mais son épopée se conclut par la reddition de la ville en 272 ; mise à sac, Palmyre ne s'en releva jamais.

Les ruines visibles à ce jour datent de l'époque romaine ; elles justifient la renommée de Palmyre par leur ampleur et leur beauté : temple de Bêl, enclos dans une vaste cour carrée ; Grande Colonnade de 1200 m ; théâtre remarquable par la longueur de la scène, tétrapyle de granit rose, comme les colonnes des thermes de Dioclétien. Les étonnants tombeaux-tours et les hypogées ont conservé leurs décorations et leurs peintures murales. Le musée éclaire à la fois sur l'art funéraire et les coutumes palmyréniennes (vêtements gréco-romains et parthes des scènes de banquets).

Palmyre clôture magnifiquement notre périple dans le Proche Orient ancien.

Les villes de Damas et d'Alep (respectivement 4 et 2,5 millions d'habitants) s'étendent démesurément autour d'un noyau ancien, patrimoine dont on commence à se soucier, comme en témoignent les restaurants que nous avons vus, bâtisses des siècles derniers joliment rénovées. On y visite des monuments majeurs : les deux mosquées omeyyades bien différentes, l'une à Damas, surprenante par ses allures byzantines et ses mosaïques dorées, l'autre à Alep, plus massive et plus orientale. Près de ces dernières, on se perd dans le labyrinthe des souks, rues couvertes, avec leurs caravansérails du XVe, XVIe et XVIIe siècles pour Alep, du XIXe siècle pour Damas. Les minuscules boutiques s'organisent dans des rues spécialisées — souk des épices, des ferblantiers, des tissus, des bijoux, des parfums — qui sont le legs d'une culture ancienne préservée. On y croise des femmes voilées (de noir à Alep) rêvant devant des étalages de sous-vêtements bariolés et coquins ! D'autres monuments méritent l'attention : palais Azem à Damas, et à Alep la citadelle et son hammam, la savonnerie, le bimaristan Argoun, l'un des plus anciens asiles d'aliénés (XVe).

Les quartiers modernes de ces villes tentaculaires, d'une architecture médiocre, toujours en devenir ou jamais achevée, laissent perplexes par leur foisonnement anarchique jusque dans les banlieues, y compris celles des bourgs ruraux.

Après un passage à la frontière long et pointilleux, nous entrerons au Liban pour quelques heures riches en contrastes. Arjan d'abord : une ville mamelouk sur un plan gréco-romain. Puis, arrivée en terre Hezbollah : atmosphère pesante, due aux banderoles et photos à la gloire des martyrs tout au long de la route, et à un camp palestinien entraperçu. Quel contraste avec les ruines majestueuses et sereines de Baalbek, ancienne cité romaine ! Là, pour aller vite, retenons les six colonnes gigantesques et massives du temple de Jupiter, et le temple de Bacchus étonnamment conservé.

À quelques kilomètres, autre contraste, la cave du Domaine de Ksara où nous goûtons (et achetons !) vins rouges et blancs.

L'art de vivre oriental ? Il nous a été donné d'y goûter. La table, d'abord, est succulente, elle ajoute les épices orientales aux saveurs méditerranéennes. L'hôtellerie est de qualité. Quant à la gentillesse et à l'hospitalité syriennes, nous en attestons : rire des jeunes bergers de la steppe, vociférations enjouées d'un restaurateur nous enjoignant de manger, appels joyeux de touristes locales nous invitant à figurer sur leurs photographies, sollicitations aimables des petits vendeurs dans les ruines ; rendons un bref hommage au marchand de gâteaux de Deir Ez Zor qui nous donna en souriant ses pâtisseries et refusa tout paiement...

Il nous reste à exprimer le contentement du groupe, satisfait d'un voyage qui a pleinement répondu aux attentes par les riches témoignages d'une histoire millénaire, par l'émotion éprouvée

devant des lieux mythiques, par tous les charmes d'un Voyage en Orient. Que nos organisateurs en soient vivement remerciés ! Et bravo pour un retour si bien programmé que nous arrivâmes quelques heures à peine avant la fermeture de Roissy, avant le terrible nuage qui allait faire du ciel un désert plus vide que la steppe syrienne !

Christiane Soyer, Annie Chappez

JOURNÉE D'ÉTUDES DE LA RÉGIONALE DE DIJON (25 novembre 2009) :

LES NATIONALISMES EN EUROPE AU XIXe SIÈCLE

Jean-François Berdah : Nationalismes et régionalismes en Espagne au XIXe s.

La question nationale qui n'a jamais cessé d'être présente dans le débat politique et historique prend plus d'importance après le franquisme. En restaurant la démocratie, il s'agissait aussi d'instaurer une organisation territoriale décentralisée originale ; la loi fondamentale reconnaît 17 régions autonomes et 3 nationalités historiques: Catalogne, Pays-Basque, Galice, régions ayant connus un statut d'autonomie sous la II^{ème} République à partir de 1931. Le débat n'a jamais cessé chez les historiens, dans la presse et la vie politique. Une question cruciale qui renvoie à deux conceptions de l'Espagne : un État unitaire et centralisé ou une vision plurielle et régionaliste. La question nationale est souvent présentée à tort comme se résumant à la question catalane et à la question basque (voire galicienne): il y a eu, avant ces nationalismes, un nationalisme espagnol (cf. *l'Espagne éternelle* de Franco).

Le XVIIIe s, est caractérisé par un centralisme monarchique. L'Espagne a été unifiée et réunifiée à plusieurs périodes : à la fin de la Reconquista, ce n'est que le mariage de Ferdinand (d'Aragon) et d'Isabelle (la Catholique) qui l'unifie politiquement (mais ni socialement ni identitairement) ; s'y ajoute une identité religieuse (croisade contre les musulmans, puis le concept de pureté du sang après l'expulsion des juifs, véritable conception raciale). Avec l'Empire, les héritages de la période médiévale accordés aux provinces (fueros) vont se multiplier en Navarre, Aragon, Pays-Basque, Catalogne, Valence (impôts, service militaire...) ; ensuite les rois valident ces privilèges, ce qui est tout le contraire d'un État centralisé. L'Espagne est secouée par des soubresauts plus ou moins forts et les ambitions impériales coûtent une véritable fortune, coût financé par les Castillans du fait des fueros ; la volonté de rétablir un équilibre déclenche une révolte (Catalans, Valenciens...). C'est avec la fixation des frontières des Pyrénées qu'apparaît le sentiment d'être espagnol à défaut d'une identité vraiment espagnole, avec des

critères, des caractéristiques qui identifient l'espagnol (l'hidalgo). La transition très importante s'effectue avec la crise de succession : le petit-fils de Louis XIV installe la dynastie des Bourbons en important le modèle de centralisation français (création des premières institutions nationales: les "Real Academia", Écoles : ingénieurs, artillerie,...).

L'arrivée au pouvoir de Charles III (1738), roi simple, modeste, cultivé, marque une rupture avec l'abandon d'une politique de gloire et d'apparence : la perte des possessions, en particulier européennes, est positif pour l'Espagne car elle va se recentrer sur elle-même.

L'héritage des Lumières et la guerre d'indépendance. Les périphéries (Andalousie, Catalogne, Galice, Pays-Basque) connaissent un dynamisme économique important avec accroissement de la population. Contrairement à une idée répandue (un mythe propagé sans doute aussi par les Catalans et les Basques), la première industrialisation a été vive dans toute l'Espagne, mais elle a échoué. L'idée de décadence est fautive ; la volonté de changement va s'arrêter brutalement (et c'est un choc majeur dans l'histoire de l'Espagne) avec la Révolution française et l'invasion des troupes napoléoniennes. Quand l'Espagne entre en guerre contre la France, elle remet en cause l'héritage des Lumières. Or les idées libérales sont très importantes en Espagne. En 1808, avec l'insurrection contre les troupes françaises à Madrid (le *Dos de Mayo* est la première peinture nationale), c'est la formation d'une armée nationale (avec des officiers de l'armée royale mais aussi des paysans, des membres du clergé) ; la guerre se transforme en croisade catholique et anti-libérale. La Constitution de Cadix (1812), influencée par les Anglais, marque un point capital dans la constitution de l'identité espagnole; elle définit la "nation espagnole" et ce que sont les Espagnols. La chasse au libéralisme se poursuit avec le retour de Ferdinand VII, souverain absolutiste et intransigeant qui rétablit la sainte Inquisition. Or, dès le début de la guerre d'indépendance, l'Espagne est en but à des insurrections libérales en Amérique latine où elle perd le peu de richesses qu'elle avait encore mais aussi toute son influence. Mais pour écraser ces soulèvements populaires, nationaux, il faut envoyer des soldats et ceux-ci vont se rebeller contre cette guerre considérée comme injuste. C'est l'origine du premier grand soulèvement libéral en 1820.

La construction de l'État libéral national. L'influence libérale est extrêmement importante en Espagne, en particulier dans les périphéries car ces idées sont liées au commerce et aux échanges extérieurs. Le soulèvement de 1820 est libéral comme tous les coups d'états (pronunciamientos) et ils sont nombreux au XIXe s. : ce sont des coups d'états progressistes ; le vrai drame est que l'armée va jouer un rôle de plus en plus important dans la vie politique espagnole, jusqu'à Franco.

Ferdinand VII se voit imposer une Constitution (celle de Cadix) et pendant trois ans l'Espagne est une monarchie constitutionnelle, sans doute la plus progressiste de toute l'Europe.

En 1823, les Français interviennent et les juntes anti-révolutionnaires, des éléments basques, se joignent à cette expédition. La restauration de Ferdinand VII va être encore plus réactionnaire. Le mouvement libéral ne cesse pas pour autant. Avec l'arrivée des Bourbons sur le trône d'Espagne, c'est la loi salique qui s'applique ; Ferdinand VII qui n'a pas d'héritier, annule la loi salique pour permettre à une fille de monter sur le trône ; c'est un autre point clé du nationalisme espagnol. Le frère cadet de Ferdinand, Charles, est lésé : c'est l'origine de la première guerre civile (1833-1840). Derrière Charles (Don Carlos) se liguent des populations des provinces basques, de la Navarre, de l'Aragon, de la Catalogne et du Levant. Cette guerre carliste oppose schématiquement le camp des absolutistes (partisans de Don Carlos) et celui des libéraux, des modérés (autour de la régente car Isabelle II est mineure). C'est une guerre de succession mais aussi une guerre pour des intérêts provinciaux, régionalistes avec la vision que l'on a de l'Espagne : soit l'Espagne traditionnelle héritée de la Reconquête et des privilèges très importants pour les provinces, soit la vision d'une Espagne centralisée. Cette guerre va se payer au prix fort pour les provinces : Isabelle II supprime le reste des privilèges. L'Espagne libérale est de plus en plus centralisée. En 1868, Isabelle II, contestée, est renversée par une révolution pacifique. S'ouvre une nouvelle crise de succession : Amédée Ier de Savoie est choisi, mais abdique au bout de trois ans ; la nouvelle crise politique débouche sur la naissance de la Première République. C'est un autre moment capital de l'histoire de l'Espagne, avec une Constitution très libérale remettant en question le caractère unitaire de l'Espagne (structure de type fédéral). Certains l'interprètent de façon extrême, d'où la révolte cantonaliste en 1873 (du micro-fédéralisme!). La République, fragile, ne peut pas faire face à ce mouvement insurrectionnel et, comme d'habitude au XIXe s., c'est un général, qui rétablit l'ordre, et les Bourbons sur le trône (Alphonse XII).

L'essor des nationalismes ibériques

La tradition est ancienne en Catalogne

(Constitution des lois catalanes en 1702) avec une prise de conscience très précoce d'un nationalisme. L'argument, repris aujourd'hui encore par la Generalitat de Catalogne, du nationalisme est que la Castille, c'est le pouvoir politique («ils n'ont jamais rien su faire de bon, toute l'énergie le progrès le commerce c'est nous, les Castillans ne savent rien faire !»). Le catalanisme, malgré une tradition historique et littéraire très ancienne, ne va renaître véritablement que dans les années 1830 : c'est le début d'une renaissance littéraire et intellectuelle (philologie, histoire, grammaire, géographie poésie, romanciers, ...) marqué par une division entre le peuple et les élites complètement hispanisées qui ne parlaient pas catalan. Période qui correspond au développement économique (agrandissement de Barcelone, activités textile, portuaire, viticole, l'Exposition universelle de 1888). L'idéologie nationale se transforme en nationalisme et en instrument de

combat politique contre le pouvoir centralisé. Progressivement l'idée est que, la langue catalane est l'identité catalane avec tout un folklore (la sardane, les jocs florals (jeux floraux)). Le catalanisme devient un instrument de combat politique, mais il est pris dans une contradiction avec l'essor du mouvement ouvrier et surtout du mouvement anarchiste (très fort en Catalogne) ; Barcelone est une vraie poudrière et, bourgeois et patronat font appel à l'État, le pouvoir central, contre le mouvement ouvrier. Jusqu'au début du XXe s., l'on voit ainsi les contradictions qui existent au sein du mouvement catalaniste où la volonté d'autonomie qui trouve ses limites: le conflit de classe est plus prégnant. C'est seulement au tournant du XXe s. que le grand parti catalaniste bourgeois va se constituer, suivi par la création de la CNT, mouvement anarchiste.

Pays Basque: Premier personnage important, Tomas Zumalacarregi s'engage contre les armées napoléoniennes et lors de la première guerre carliste, puis dans les milices anti-libérales: les « volontaires réalistes » (plus qu'absolutistes !) ; il joue un rôle important dans ces guerres en se mettant au service de Don Carlos pour garder les fueros du peuple basque et il devient un chef militaire prestigieux et héroïque : il devient l'un des emblèmes des nationalistes basques.

La tradition littéraire basque est très ancienne (catéchisme protestant de 1571), même si elle est moins importante qu'en Catalogne mais elle ne se réveille qu'au XIXe s. Dans cet espace rural, le développement économique ne date que de la seconde moitié du XIXe s. ; la bourgeoisie libérale est très anglophile et quelques journaux (en castillans) commencent alors à parler de l'identité basque. Mais le Pays Basque n'existe pas: il y a des provinces basques. C'est Sabina Arana Goiri (1865-1903) qui invente l'Euzkadi à la fin du XIXe s. Fils d'un armateur, il ne parlait pas basque (son père refusait) et était plutôt régionaliste (défense des

fueros). C'est en partant étudier à Barcelone qu'il prend le "virus nationaliste": son premier objectif est d'écrire une histoire, une grammaire du basque et ensuite, il évoque le nationalisme (l'idée d'Euzkadi, c'est à dire l'union des 7 provinces dont les 3 situées en France). Son deuxième projet est de définir ce qu'est l'identité basque : un caractère unique, exceptionnel, mais le terme de « basque » n'existe pas : c'est une invention idéologique (seule la langue existait, et encore, ni en Navarre depuis le XVIIIe s. ni côté français); il propose une interprétation binaire (opposition entre les libéraux, espagnols et les basques), qui est raciale.

prise de notes : Didier Doix

À noter : Le compte rendu de l'intervention de Maurice Carrez sur *l'imbroglio yougoslave* sera publié dans le n° 59 de la Lettre de la Régionale.

Journée d'études "Géographie" 2010-2011

Nous avons décidé de modifier la date de notre journée de formation : la fin novembre était une période beaucoup trop chargée, à la fois pour nos conférenciers et pour les collègues du secondaire intéressés. Nous avons donc fixé au **mercredi 30 mars 2011** notre stage de géographie sur le thème **Océans et littoraux**, qui se tiendra comme d'habitude au lycée Charles de Gaulle de Dijon.

Attention ! la campagne d'inscriptions au Plan Académique de Formation étant ouverte cette année du 23 août au 19 septembre, vous devez impérativement vous inscrire avant cette dernière date ! Munis de votre NUMEN, connectez-vous à <https://gaia.orion.education.fr/gadij/centrale/centrale>. Dans "inscription individuelle", sélectionnez "lettres et sciences humaines", choisissez la formation 10A0070127 : "Géographie : océans et littoraux". Notez votre clé d'inscription ou faites-vous la envoyer par courriel.

À noter : l'Assemblée Générale annuelle de la Régionale aura lieu le samedi 11 décembre 2010 à partir de 16 h à Dijon.

Régionale de Bourgogne

site web : <http://aphgbourgogne.free.fr>

adresse mël : aphgbourgogne@free.fr

Communiquez-nous vos adresses électroniques !

Avez-vous pensé à renouveler votre adhésion à l'APHG ?

Si certains de nos lecteurs ont en leur possession les numéros 16 et/ou 17 de la Lettre de la Régionale, nous les invitons à entrer en contact par mail avec nous par mail à aphgbourgogne@free.fr. Cela nous aidera à reconstituer définitivement les archives numériques de notre revue. Merci !

Histoire : Rome et l'Occident de 197 av. J.C. à 192 - Le Prince et les arts en France et en Italie du XIVe s. au XVIIIe s. - Le monde britannique de 1815 à 1931.

Géographie : L'Europe - La France en villes - Nourrir les hommes

Projet de voyage pour le printemps 2011 : enquête

Après consultation des 40 participants au voyage en Syrie, le Bureau du 2 juin a étudié les différentes destinations possibles pour le voyage d'avril 2011.

Compte tenu de la situation économique et des nombreux kilomètres déjà parcourus lors de nos voyages de 2009 (Panama - Costa Rica) et 2010 (Syrie - Liban), nous avons décidé de reporter à l'année suivante les destinations les plus lointaines proposées (Amérique, Asie du Sud-est, Afrique australe). Nous avons retenu trois projets, portés à quatre suite à nos discussions avec les deux voyageurs que nous avons contactés, *Voyageurs du Monde* et *Arts et Vie*.

Nous demandons aux personnes intéressées de voter sur ces différentes propositions :

- **Roumanie** : Bucarest et Valachie, Alpes de Transylvanie, Carpates orientales, Moldavie, plateau de Transylvanie (destination proposée l'an dernier et qui avait recueilli beaucoup de suffrages) { de 1400 à 1800 euros }
- **Bulgarie** : Sofia, Balkan, Dobroudja, côte de la mer Noire, Thrace, Rhodope (destination recommandée par les voyageurs qui ont pour elle des retours beaucoup plus positifs que pour la Roumanie) { de 1500 à 1900 euros }
- **Arménie** : Erevan et Armavir, Aragatz, Chirak, Lori, Tavush, lac Sèvan, Syunik', Vayot' Dzor (destination pour laquelle un des voyageurs nous a recommandé la qualité des guides) { de 1800 à 2200 euros }
- **Balkans du S-O** : Serbie [Belgrade, Novi Pazar...], Monténégro [Kotor, Stari Bar...], Albanie [Tirana, Apollonia, Berat...], Macédoine [Ohrid, Bitola, Skopje...] (programme étudié pour nous par Arts et Vie) { de 2200 à 2600 euros }

À noter : cette dernière proposition n'est pas encore finalisée (problèmes de compagnies aériennes et de routes imposant des trajets très longs) et donc incertaine, mais nous souhaitons tout de même savoir à quel rang vous la placerez.

Les prix indiqués ci-dessus s'entendent au départ de Paris, en chambre double, et varient selon le tour-operator et le nombre de personnes inscrites. Une fois le choix arrêté, nous prévoyons, comme d'habitude, d'adapter le voyage à notre groupe avec la représentante du voyageur.

Dans le bulletin ci-dessous, à renvoyer **IMPÉRATIVEMENT** avant le mercredi 1er septembre (réponse possible dès maintenant), veuillez inscrire un numéro d'ordre (ou une croix si vous ne voulez pas de ce voyage) ; nous tiendrons compte de vos vœux pour arrêter notre choix définitif en septembre.

Bulletin de pré-inscription à renvoyer le plus tôt possible

(et en tout cas avant le **1er septembre 2010**) par courrier ou par e-mail à :

Didier DOIX -Le Fichau, 71130 CHASSY - e-mail. didier.doix@gmail.com - tél. 03 85 85 41 40

M., M^{me}, M^{elle}

demeurant

téléphone :

e-mail :

envisage de participer au voyage de l'APHG-Bourgogne **en avril 2010** :

- | | |
|--------------------------------------|--|
| <input type="checkbox"/> en Roumanie | <input type="checkbox"/> en Bulgarie |
| <input type="checkbox"/> en Arménie | <input type="checkbox"/> dans les Balkans du Sud-ouest |

[Indiquez votre choix par ordre de préférence : **1** (premier choix), **2** (deuxième choix), etc., ou mettez une croix **X** si vous êtes certain(e) de ne pas participer au voyage concerné.]

en chambre individuelle en chambre double [Cochez S.V.P.]

(précisez le nom de la personne qui vous accompagnerait) :

Remarques complémentaires éventuelles :